

Alphonse Daudet

# Les Amoureuses

**bibebook**

Alphonse Daudet

Les Amoureuses

Un texte du domaine public.

Une édition libre.

**bibebook**

[www.bibebook.com](http://www.bibebook.com)

A Mme Alphonse Daudet

Tu as pour te rendre amusée

Ma jeunesse en papier icy...

Clément Marot, à sa dame.



# AUX PETITS ENFANTS.



ENFANTS D'UN JOUR,      ô  
nouveau-nés,

Petites bouches, petits  
nez,

Petites lèvres demi-  
closes,

Membres tremblants,

Si frais, si blancs,

Si roses !

Enfants d'un jour, ô nouveaux-nés,

Pour le bonheur que vous donnez,

A vous voir dormir dans vos langes,

Espoir des nids

Soyez bénis,

Chers anges !

Pour vos grands yeux effarouchés

Que sous vos draps blancs vous  
cachez.

Pour vos sourires, vos pleurs même,

Tout ce qu'en vous,

Etres si doux,

On aime ;

Pour tout ce que vous gazouillez,

Soyez bénis, baisés, choyés,

Gais rossignols, blanches fauvettes ;

Que d'amoureux

Et que d'heureux

Vous faites !

Lorsque sur vos chauds oreillers,

En souriant vous sommeillez,

Près de vous, tout bas, ô merveille !

Une voix dit :

« Dors, beau petit ;

Je veille. »

C'est la voix de l'ange gardien ;

Dormez, dormez, ne craignez rien,

Rêvez, sous ses ailes de neige :

Le beau jaloux

Vous berce et vous

Protège.

Enfants d'un jour, ô nouveau-nés,

Au paradis, d'où vous venez,

Un léger fil d'or vous rattache.

A ce fil d'or



Tient l'âme encor

Sans tache.

Vous êtes à toute maison

Ce que la fleur est au gazon,

Ce qu'au ciel est l'étoile blanche,

Ce qu'un peu d'eau

Est au roseau

Qui penche.

Mais vous avez de plus encor

Ce que n'a pas l'étoile d'or,

Ce qui manque aux fleurs les plus  
belles :


Malheur à nous !

Vous avez tous

Des ailes.



# LE CROUP.

LORS HÉRODE ENVOYA  
tuer dans Bethléem  
Et dans les pays  
d'alentour les enfants de  
Deux ans et au-dessous.

Saint Matthieu, III.



# I.



DANS SON PETIT lit, sous  
le rayon pâle

D'un cierge qui tremble  
et qui va mourir,

L'enfant râle.

Quel est le bourreau qui le fait  
souffrir ?

Quel boucher sinistre a pris à la

gorge

Ce pauvre agnelet que rien ne défend ?

Qui l'égorge ?

Qui sait égorger un petit enfant ?

Sombre nuit ! La chambre est froide.  
On frissonne.

Dans l'âtre glacé fume un noir tison.

L'heure sonne.

Le vent de la mort court dans la  
maison.



## II.



UX RIDEAUX DU lit la  
mère s'accroche.

Elle est nue. Elle est pâle.

Elle défend

Qu'on l'approche :

Elle veut rester seule avec l'enfant.

Son fils ! Il faut voir comme elle lui  
cause !

« Ami, ne meurs pas. Je te donnerai

« Quelque chose ;

« Ami, si tu meurs, moi je pleurerai. »

Et pour empêcher que l'oiseau  
s'envole,

Elle lui promet du mouron plus  
frais...

Pauvre folle !

Comme si l'oiseau s'envolait exprès.

Le père est debout dans l'ombre. Il se  
cache,

Il pleure. On l'entend dire en  
étouffant :

« O le lâche

« Qui n'ose pas voir mourir son  
enfant ! »

Dans un coin, l'aïeul accroupi par  
terre

Chante une gavotte, et quand on lui  
dit

De se taire,

Il répond : « Hé ! hé ! j'endors le  
petit. »





# III.



LE CIERGE S'ÉTEINT près  
du lit qui sombre...

Un râle de mort, un cri de  
douleur,

Et dans l'ombre

On entend quelqu'un fuir comme un  
voleur.

Qui va là ? Qui vient d'ouvrir cette

porte ?...

Courons ! C'est un spectre armé d'un  
couteau,

Il emporte

Le petit enfant dans son grand  
manteau.

Oh ! je te connais, – ne cours pas si  
vite,

Massacreur d'enfants ! Je t'ai  
reconnu

Tout de suite

A ton manteau rouge, à ton couteau  
nu.

Hérode t'a fait ce legs effroyable.

Tu portes sa pourpre et son yatagan.

Vas au diable

Comme Hérode, spectre, assassin,  
forban !



# LA VIERGE A LA CRECHE.



DANS SES LANGES blancs,  
fraîchement cousus,

La vierge berçait son  
enfant-Jésus.

Lui, gazouillait comme  
un nid de mésanges.

Elle le berçait, et chantait tout bas

Ce que nous chantons à nos petits anges...

Mais l'enfant-Jésus ne s'endormait pas.

Etonné, ravi de ce qu'il entend,

Il rit dans sa crèche, et s'en va chantant

Comme un saint lévite et comme un choriste ;

Il bat la mesure avec ses deux bras,

Et la sainte vierge est triste, bien triste,

De voir son Jésus qui ne s'endort pas.

« Doux Jésus, lui dit la mère en  
tremblant,

« Dormez, mon agneau, mon bel  
agneau blanc.

« Dormez ; il est tard, la lampe est  
éteinte.

« Votre front est rouge et vos  
membres las ;

« Dormez, mon amour, et dormez  
sans crainte."

Mais l'enfant-Jésus ne s'endormait  
pas.

« Il fait froid, le vent souffle, point  
de feu...

« Dormez ; c'est la nuit, la nuit du

bon dieu.

« C'est la nuit d'amour des chastes  
épouses ;

« Vite, ami, cachons ces yeux sous  
nos draps,

« Les étoiles d'or en seraient  
jalouses. »

Mais l'enfant-Jésus ne s'endormait  
pas.

« Si quelques instants vous vous  
endormiez,

« Les songes viendraient, en vol de  
ramiers,

« Et feraient leurs nids sur vos deux  
paupières,

« Ils viendront ; dormez, doux Jésus. » Hélas !

Inutiles chants et vaines prières,  
Le petit Jésus ne s'endormait pas.

Et marie alors, le regard voilé,  
Pencha sur son fils un front désolé :

« Vous ne dormez pas, votre mère pleure,

« Votre mère pleure, ô mon bel ami... »


Des larmes coulaient de ses yeux ;  
sur l'heure,

Le petit Jésus s'était endormi.





# TROIS JOURS DE VENDANGES.



J'E L'AI RENCONTRÉE un jour  
de vendange,  
La jupe troussée et le pied  
mignon ;  
Point de guimpe jaune et point  
de chignon :

L'air d'une bacchante et les yeux

d'un ange.

Suspendue au bras d'un doux  
compagnon,

Je l'ai rencontrée aux champs  
d'Avignon,

Un jour de vendange.

\* \* \*

Je l'ai rencontrée un jour de  
vendange.

La plaine était morne et le ciel  
brûlant ;

Elle marchait seule et d'un pas  
tremblant,

Son regard brillait d'une flamme  
étrange.

Je frissonne encore en me rappelant  
Comme je te vis, cher fantôme blanc,  
Un jour de vendange.

\* \* \*

Je l'ai rencontrée un jour de  
vendange,  
Et j'en rêve encore presque tous les  
jours.

.....

Le cercueil était couvert en velours,  
Le drap noir avait une double frange.  
Les sœurs d'Avignon pleuraient tout  
autour...

La vigne avait trop de raisins ;

l'amour

A fait la vendange.



# A CELIMENE.



JE NE VOUS aime pas, ô blonde  
célimène,

Et si vous l'avez cru quelque  
temps, apprenez

Que nous ne sommes point de  
ces gens que l'on mène

Avec une lisière et par le bout du  
nez ;

Je ne vous aime pas...depuis une

semaine,

Et je ne sais pourquoi vous vous en étonnez.

Je ne vous aime pas ; vous êtes trop coquette,

Et vos moindres faveurs sont de mauvais aloi ;

Par le droit des yeux noirs, par le droit de conquête,

Il vous faut des amants. (On ne sait trop pourquoi.)

Vous jouez du regard comme d'une raquette ;

Vous en jouez, méchante...et jamais avec moi.

Je ne vous aime pas, et vous aurez  
beau faire,

Non, madame, jamais je ne vous  
aimerai.

Vous me plaisez beaucoup ; certes, je  
vous préfère

A Dorine, à Clarisse, à Lisette, c'est  
vrai.

Pourtant l'amour n'a rien à voir dans  
cette affaire,

Et quand il vous plaira, je vous le  
prouverai.

J'aurais pu vous aimer ; mais, ne  
vous en déplaît,



Chez moi le sentiment ne tient que  
par un fil...

Avouons-le, pourtant, quelque chose  
me pèse :

En ne vous aimant pas, comment  
donc se fait-il

Que je sois aussi gauche, aussi mal à  
mon aise

Quand vous me regardez de face ou  
de profil ?

Je ne vous aime pas, je n'aime rien au  
monde ;

Je suis de fer, je suis de roc, je suis  
d'airain.

Shakespeare a dit de vous : « Perfide

comme l'onde » ;

Mais moi je n'ai pas peur, car j'ai le  
pied marin.

Pourtant quand vous parlez, ô ma  
sirène blonde,

Quand vous parlez, mon cœur bat  
comme un tambourin.

Je ne vous aime pas, c'est dit, je vous  
déteste,

Je vous crains comme on craint  
l'enfer, de peur du feu ;

Comme on craint le typhus, le  
choléra, la peste,

Je vous hais à la mort, madame ;  
mais, mon dieu !

Expliquez-moi pourquoi je pleure,  
quand je reste

Deux jours sans vous parler et sans  
vous voir un peu.



# FANFARONNADE.



JE N'AI PLUS ni foi ni  
croyance !

Il n'est pas de fruit défendu

Que ma dent n'ait un peu  
mordu

Sur le vieil arbre de science :

Je n'ai plus ni foi ni croyance.

Mon cœur est vieux ; il a mûri

Dans la pensée et dans l'étude ;  
Il n'est pas de vieille habitude  
Dont je ne l'aie enfin guéri.  
Mon cœur est vieux, il a mûri.  
Les grands sentiments me font rire ;  
Mais, comme c'est très bien porté,  
J'en ai quelques uns de côté  
Pour les jours où je veux écrire  
Des vers de sentiment...pour rire.  
Quand un ami me saute au cou,  
Je porte la main à ma poche ;  
Si c'est mon parent le plus proche,

J'ai toujours peur d'un mauvais  
coup,

Quand ce parent me saute au cou.

Veut-on savoir ce que je pense

De l'amour chaste et du devoir ?

Pour le premier...allez-y voir ;

Quant à l'autre, je me dispense

De vous dire ce que je pense

C'est moi qui me suis interdit

Toute croyance par système,

Et, voyez, je ne crois pas même

Un seul mot de ce que j'ai dit.



# LES CERISIERS.





# I.



VOUS SOUVIENT-IL UN peu  
de ce que vous disiez,

Mignonne, au temps des  
cerisiers ?

Ce qui tombait du bout de  
votre lèvre rose,

Ce que vous chantiez, ô mon doux  
bengali,

Vous l'avez oublié, c'était si peu de chose,

Et pourtant, c'était bien joli...

Mais moi je me souviens (et n'en soyez pas surprise),

Je me souviens pour vous de ce que vous disiez.

Vous disiez (à quoi bon rougir ?)...  
donc vous disiez...

Que vous aimiez fort la cerise,

La cerise et les cerisiers.



## II.



VOUS SOUVIENT-IL UN peu  
de ce que vous faisiez,

Mignonne, au temps des  
cerisiers ?

Plus grands sont les  
amours, plus courte est la  
mémoire

Vous l'avez oublié, nous en sommes  
tous là ;

Le cœur le plus aimant n'est qu'une vaste armoire.

On fait deux tours, et puis voilà.

Mais moi je me souviens (et n'en soyez surprise),

Je me souviens pour vous de ce que vous faisiez...

Vous faisiez (à quoi bon rougir ?)...  
donc vous faisiez...

Des boucles d'oreille en cerise,

En cerise de cerisiers.



# III.



VOUS SOUVIENT-IL D'UN  
soir où vous vous  
reposiez,

Mignonne, sous les  
cerisiers ?

Seule dans ton repos !  
Seule, ô femme, ô nature !

De l'ombre, du silence, et toi...quel  
souvenir !

Vous l'avez oublié, maudite créature,  
Moi je ne puis y parvenir.

Voyez, je me souviens (et n'en soyez  
surprise),

Je me souviens du soir où vous vous  
reposiez...

Vous reposiez (pourquoi rougir ?)...  
vous reposiez...

Je vous pris pour une cerise ;  
C'était la faute aux cerisiers.



LE 1er MAI 1857.  
MORT D'ALFRED DE  
MUSSET.



NATURE DE RÊVEUR,  
tempérament d'artiste,

Il est resté toujours  
triste,                   horriblement  
triste.

Sans savoir ce qu'il veut,

sans savoir ce qu'il a,

Il pleure ; pour un rien, pour ceci,  
pour cela.

Aujourd'hui c'est le temps, demain  
c'est une mouche,

Un rossignol qui fausse, un papillon  
qui louche...

Son corps est un roseau, son âme est  
une fleur,

Mais un roseau sans moelle, une  
fleur sans calice ;

Il est triste sans cause, il souffre  
sans douleur,

Il faudra qu'il en meure, et qu'on  
l'ensevelisse



Avec sa nostalgie au flanc, comme un cilice.

Ne creusez pas son mal ; ne lui demandez rien,

Vous qui ne portez pas un cœur comme le sien.

Ne lui demandez rien, ô vous qu'il a choisies

Dans le ciel de son rêve et de ses fantaisies ;

C'est un petit enfant, prenez-le dans vos bras,

Dites-lui. « Mon amour, fais comme tu voudras,

« Ton mal est un secret, je ne veux pas l'apprendre. »

Souffrez de sa blessure, en essuyant ses yeux ;

Souffrez de sa douleur sans jamais la comprendre,

Car vous ne savez pas comme on guérit les dieux,

Car vous l'aimeriez moins en le connaissant mieux.

Parfois, rayon dans l'ombre et perle dans la brume,

Son visage s'étoile et son regard s'allume ;

On dirait qu'il attend quelqu'un qui

ne vient pas.

Mais ce n'est jamais toi qu'il cherche  
entre tes bras,

Ninette ; – ce qu'il veut, il n'en sait  
rien lui-même.

Dans tout ce qu'il espère et dans tout  
ce qu'il aime,

Il voit un vide immense et s'use à le  
combler,

Jusqu'au jour où, sentant que son  
âme est atteinte,

Sentant son âme atteinte et son mal  
redoubler

Il soit las de souffler sur une flamme  
éteinte...

Et meure de dégoût, de tristesse... et  
d'absinthe !



# LA REVEUSE.



LLE RÊVE, LA jeune  
femme !

L'œil alangui, les bras  
pendants,

Elle rêve, elle entend son  
âme,

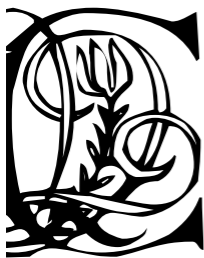
Son âme qui chante au dedans.

Tout l'orchestre de ses vingt ans,

Clavier d'or aux notes de flamme,  
Lui dit une joyeuse gamme  
Sur la clef d'amour du printemps...  
La rêveuse leva la tête,  
Puis la penchant sur son poète,  
S'en fut, lui murmurant tout bas :  
« Ami, je rêve ; ami, je pleure ;  
« Ami, je songe que c'est l'heure...  
« Et que mon coiffeur ne vient pas. »



# LES BOTTINES.



LE bruit charmant des talons qui résonnent sur le parquet : clic ! clac ! est le plus joli thème pour un rondeau.

GŒTHE, Wilhelm Meister.





I.



MOITIÉ CHEVREAU, MOITIÉ satin,  
Quand elles courent par la chambre,  
Clic ! clac !

Il faut voir de quel air mutin

Leur fine semelle se cambre.

Clic ! Clac !

Sous de minces boucles d'argent,

Toujours trottant, jamais oisives,

Clic ! clac !

Elles ont l'air intelligent

De deux petites souris vives.

Clic ! clac !

Elles ont le marcher d'un roi,

Les élégances d'un Clitandre,

Clic ! clac !

Par là-dessus, je ne sais quoi  
De fou, de railleur et de tendre.  
Clic ! clac !



## II.



N HIVER AU coin d'un  
bon feu,

Quand le sarment pétille  
et flambe,

Clic ! clac !

Elles aiment à rire un peu,

En laissant voir un bout de jambe.

Clic ! clac !

Mais quoique assez lestes, – au fond,  
Elles ne sont pas libertines,  
Clic ! clac !

Et ne feraient pas ce que font  
La plupart des autres bottines.  
Clic ! clac !

Jamais on ne nous trouvera,  
Dansant des polkas buissonnières,  
Clic ! clac !

Au bal masqué de l'Opéra,  
Ou dans le casion d'Asnières.  
Clic ! clac !

C'est tout au plus si nous allons,  
Deux fois par mois, avec décence,  
Clic ! clac !

Nous trémousser dans les salons  
Des bottines de connaissance.

Clic ! clac !

Puis quand nous avons bien trotté,  
Le soir nous faisons nos prières,  
Clic ! clac !

Avec toute la gravité  
De deux petites sœurs tourières.  
Clic ! clac !



# III.



MAINTENANT, DIRE OÙ  
j'ai connu

Ces merveilles de  
miniature,

Clic ! clac !

Le premier chroniqueur venu

Vous en contera l'aventure.

Clic ! clac !



Je vous avouerai cependant  
Que souventes fois il m'arrive,  
Clic ! clac !

De verser, en les regardant,  
Une grosse larme furtive.

Clic ! clac !

Je songe que tout doit finir,  
Même un poème d'humoriste,

Clic ! clac !

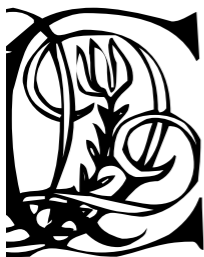
Et qu'un jour prochain peut venir  
Où je serai bien seul, bien triste,

Clic ! clac !

Lorsque, – pour une fois,  
Mes oiseaux prenant leur volée,  
Clic ! clac !  
De loin, sur l'escalier de bois,  
J'entendrai, l'âme désolée :  
Clic ! clac !



# A CLAIRETTE.



ROYEZ-MOI, MIGNONNE, AVEC  
l'amourette

Que nous gaspillons à deux, chaque  
jour

(Ne vous moquez pas trop de moi,  
Clairette),

On pourrait encore faire un peu  
d'amour.

On fait de l'amour avec l'amourette.

Qui sait ? connaissons un peu mieux  
nos cœurs.

Qui sait ? cherchons bien...pardon, je  
m'arrête ;

Vous avez la bouche et l'œil trop  
moqueurs

(Ne vous moquez pas trop de moi,  
Clairette) :

Qui sait ? connaissons un peu mieux  
nos cœurs.

Voyons, si j'avais dans quelque  
retraite

Le nid que je rêve et que j'ai cherché,  
(Ne vous moquez pas trop de moi,  
Clairette),

On aime bien mieux quand on est  
caché.

Si j'avais un nid dans quelque  
retraite !

Un nid ! des vallons bien creux, bien  
perdus.

Plus de falbalas, plus de cigarette ;

Champagne et mâcon seraient  
défendus,

(Ne vous moquez pas trop de moi,  
Clairette)...

Un nid, des vallons bien creux, bien  
perdus.

Quel bonheur de vivre en anachorète,  
Des fleurs et vos yeux pour tout  
horizon,

(Ne vous moquez pas trop de moi,  
Clairette) !

Par le dieu Plutus, j'ai quelque  
raison

Pour désirer vivre en anachorète.

Eh bien ! cher amour, la nature est  
prête,

Le nid vous attend... Comment ! vous riez ?

(Ne vous moquez pas trop de moi, Clairette),

C'était pour savoir ce que vous diriez.



# MISERERE DE L'AMOUR.



MISERERE !

Encore une fois, ma  
colombe,

O mon beau trésor  
adoré,

Viens t'agenouiller sur la tombe


Où notre amour est enterré.



Miserere !



# I.

L EST LÀ dans sa robe blanche ;  
Qu'il est chaste et qu'il est joli !  
Il dort, ce cher enseveli,  
Et comme un fruit mûr sur la  
branche,

Son jeune front, son front pâli

Incline à terre, et penche, penche...

Miserere !

Regarde-le bien, ma colombe,

O mon beau trésor adoré,

Il est là couché dans la tombe,

Comme nous l'avons enterré,

Miserere !



## II.



DEPUIS LES PIEDS jusqu'à  
la tête,

Sans regret, comme sans  
remord,

Nous l'avions fait beau  
pour la mort.

Ce fut sa dernière toilette ;

Nous ne pleurâmes pas bien fort,

Vous étiez femme et moi poète.

Miserere !

Les temps ont changé, ma colombe,

O mon beau trésor adoré,

Nous venons pleurer sur sa tombe,

Maintenant qu'il est enterré.

Miserere !



# III.

 L EST MORT, la dernière  
automne ;

C'est au printemps qu'il était né.

Les médecins l'ont condamné

Comme trop pur, trop monotone :

Mon cœur leur avait pardonné...

Je ne sais plus s'il leur pardonne.

Miserere !

Ah ! je le crains bien, ma colombe,

O mon beau trésor adoré,


Trop tôt nous avons fait sa tombe,

Trop tôt nous l'avons enterré.

Miserere !



# IV.



L EST DES graines de rechange  
Pour tout amoureux chapelet.  
Nous pourrions, encor, s'il  
voulait,  
Le ressusciter, ce cher ange.

Mais non ! il est là comme il est ;  
Je ne veux pas qu'on le déränge.



Miserere !

Par pitié, fermez cette tombe ;

Jamais je n'avais tant pleuré !

Oh ! dites pourquoi, ma colombe,

L'avons-nous si bien enterré ?

Miserere !



# AUTRE AMOUREUSE.



ORSQUE JE VIVAIS loin de  
VOUS,

Toujours triste, toujours  
en larmes,

Pour mon cœur malade et  
jaloux

Le sommeil seul avait des charmes.

Maintenant que tu m'appartiens  
Et que mon cœur a sa pâture,  
– Il ne m'est plus qu'une torture,  
Le sommeil cher aux jours anciens.  
Lorsque je dormais loin de vous,  
Dans un rêve toujours le même,  
Je vous voyais à mes genoux  
Me dire chaque nuit : « Je t'aime ! »  
Maintenant que tu m'appartiens,  
Dans les bras chaque nuit je rêve  
Que tu pars, qu'un méchant t'enlève  
Et que je meurs quand tu reviens.



# LES PRUNES.



# I.



I VOUS VOULEZ            savoir  
comment

Nous nous aimâmes pour  
des prunes,

Je vous le dirai doucement,

Si vous voulez savoir comment.

L'amour vient toujours en dormant,

Chez les bruns comme chez les

brunes ;

En quelques mots voici comment

Nous nous aimâmes pour des prunes.



## II.

**M**ON ONCLE AVAIT un  
grand verger  
Et moi j'avais une  
cousine ;  
Nous nous aimions  
sans y songer,

Mon oncle avait un grand verger.

Les oiseaux venaient y manger,



Le printemps faisait leur cuisine ;  
Mon oncle avait un grand verger  
Et moi j'avais une cousine.



# III.



N MATIN NOUS nous  
promenions

Dans le verger, avec  
Mariette :

Tout gentils, tout frais,  
tout mignons,

Un matin nous nous promenions.

Les cigales et les grillons

Nous fredonnaient une ariette :  
Un matin nous nous promenions  
Dans le verger avec Mariette.



# IV.



DE TOUS CÔTÉS, d'ici, de là,

Les oiseaux chantaient dans les branches,

En si bémol, en ut, en la,

De tous côtés, d'ici, de là.

Les prés en habit de gala

Etaient pleins de fleurettes blanches.

De tous côtés, d'ici, de là,

Les oiseaux chantaient dans les branches.



V.



RAÎCHE SOUS SON petit  
bonnet,

Belle à ravir, et point  
coquette,

Ma cousine se démenait,

Fraîche sous son petit bonnet.

Elle sautait, allait, venait,

Comme un volant sur la raquette :

Fraîche sous son petit bonnet,  
Belle â ravir et point coquette.



# VI.



ARRIVÉE AU FOND du  
verger,

Ma cousine lorgne les  
prunes ;

Et la gourmande en veut  
manger,

Arrivée au fond du verger.

L'arbre est bas ; sans se déranger



Elle en fait tomber quelques-unes :  
Arrivée au fond du verger,  
Ma cousine lorgne les prunes.



# VII.



ELLE EN PREND une, elle  
la mord,

Et, me l'offrant : « Tiens !  
... » me dit-elle.

Mon pauvre cœur battait  
bien fort !

Elle en prend une, elle la mord.

Ses petites dents sur le bord

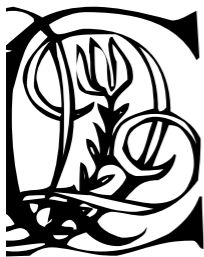
Avaient fait des points de dentelle...

Elle en prend une, elle la mord,

Et, me l'offrant : « Tiens !... » me dit-elle.



# VIII.



CE FUT TOUT, mais ce fut assez ;

Ce seul fruit disait bien des choses

(Si j'avais su ce que je sais !...)

Ce fut tout, mais ce fut assez.

Je mordis, comme vous pensez,

Sur la trace des lèvres roses :  
Ce fut tout, mais ce fut assez ;  
Ce seul fruit disait bien des choses.



# IX.



MES LECTRICES.

Oui, mesdames, voilà  
comment

Nous nous aimâmes pour  
des prunes :

N'allez pas l'entendre autrement ;

Oui, mesdames, voilà comment.

Si parmi vous, pourtant, d'aucunes

Le comprenaient différemment,  
Ma foi, tant pis ! voilà comment  
Nous nous aimâmes pour des prunes.



# L'OISEAU BLEU.



'AI DANS MON cœur un oiseau  
bleu,

Une charmante créature,

Si mignonne que sa ceinture

N'a pas l'épaisseur d'un

cheveu

Il lui faut du sang pour pâture.

Bien longtemps, je me fis un jeu



De lui donner sa nourriture :  
Les petits oiseaux mangent peu.  
Mais, sans en rien laisser paraître,  
Dans mon cœur il a fait, le traître,  
Un trou large comme la main,  
Et son bec, fin comme une lame,  
En continuant son chemin,  
M'est entré jusqu'au fond de l'âme !  
...



# LE ROUGE-GORGE.



# I.



N SOIR QUE je rêvais  
dans ma chambre,  
déserte

Depuis sa mort,

Un oisillon s'en vint de la  
fenêtre ouverte

Raser le bord.

Il s'en vint, secouant du bec sa robe

grise ;

Et sans effroi,

Sans façon, je le vis, à ma grande  
surprise,

Entrer chez moi.

C'était un rouge-gorge, un charmant  
rouge-gorge !

Comme à foison,

Le froid, ce vieux brigand des forêts,  
en égorge

Chaque saison.

« Tu viens mal à propos, lui dis-je,  
mais n'importe,

Cher étranger,

Je souffre trop pour voir souffrir.  
Tiens, je t'apporte

De quoi manger.

« Aimes-tu le maïs ?...Non. Préfères-tu l'orge

Ou bien le mil ?

Que peut-on vous servir, monsieur le rouge-gorge,

Que vous faut-il ? »

Mais lui, de tous côtés promenant son bec rose

D'un air coquet,

Souriait sans répondre et cherchait quelque chose

Qui lui manquait :

Puis, comme il me trouvait par trop  
mélancolique,

Le polisson

Se mit à fredonner un morceau de  
musique

De sa façon.



## II.



LE ME LEVAIS pour mettre un  
terme à ce scandale

En le chassant,

Quand le frisson de mort qui  
régnait dans la salle

L'envahissant,

L'oiseau tourna vers moi sa mine  
effarouchée,

Et l'animal

Me regarda d'un air de tristesse  
fâchée,

Qui me fit mal.

« Oh ! ne te moque pas de moi !  
semblaient me dire

Ses yeux en pleurs ;

N'est-ce pas que tu mens, et que tu  
voulais rire

De mes douleurs ?

« Non elle n'est pas morte ! ou, toi,  
tu n'es qu'un lâche

De la savoir

Et d'y survivre !...Non ! elle est là...



qui se cache,

Je veux la voir. »

Et pour mieux s'assurer qu'elle  
n'était pas morte,

Il s'en alla

Fouiller sous la toilette et derrière la  
porte,

Deçà, delà,

Derrière les rideaux du lit, dans la  
ruelle,

Sous l'édredon...

Il criait, il pleurait : « Ah ! méchante,  
ah ! cruelle,

Réponds-moi donc !... »

Il grimpaît sur le lit, fripant la  
couverture

Et l'oreiller.

Enfin, pris d'un vertige étrange, de  
nature

A m'effrayer,

Il se mit à voler les ailes étendues,

L'œil effaré,

Cognant son front, poussant des  
plaintes éperdues,

Désespéré.



# III.



QUAND IL EUT fait deux  
fois le tour de notre  
chambre,

L'étrange oiseau

S'arrêta : je le vis  
trembler de chaque

membre,

Comme un roseau,

Chercher de tous côtés un lieu de  
préférence

Pour s'y coucher ;

Se laisser choir, avec un grand air de  
souffrance,

Sur le plancher ;

Et là, dardant sur moi le feu de ses  
prunelles

D'un jaune d'or,

Pousser des petits cris plaintifs,  
battre des ailes,

Et rester mort !



# NATURE IMPASSIBLE.



ORSQUE L'HOMME PLEURA  
première chimère,

sa

Moins impassible qu'aujourd'hui,  
La nature sentit frémir ses flancs de  
mère  
Et voulut pleurer avec lui.  
Tout s'assombrit. Les cieux n'eurent  
plus une étoile,  
La terre n'eut plus une fleur.  
Le soleil se cloîtra, la lune prit le  
voile,  
Et la forêt tordit ses branches, de  
douleur.  
Les couchants lumineux, les aubes  
éclatantes  
S'éteignirent en un clin d'œil.

Les brumes de l'hiver déployèrent  
leurs tentes,

Les plaines prirent le grand deuil.

Le lac mouilla ses bords de son flot  
le plus triste ;

Dans la Notre-Dame des Bois

Les oiseaux et le vent, les clercs et  
l'organiste

Chantèrent en mineur pour la  
première fois.

La douleur arrachait des larmes aux  
abîmes

Et des cris de rage aux volcans.

Les ravins éplorés eurent des mots

sublimes,

Les rochers furent éloquents.

« Nous voulons notre part de la souffrance humaine »,

Sanglotaient les vieux antres sourds...

L'homme oublia son mal au bout d'une semaine ;

Après quatre mille ans, eux sanglotaient toujours.

Quand la mère au grand cœur fut enfin consolée,

Presque honteuse de ses pleurs,

Vite elle rajusta les plis de sa vallée



Et mit son chaperon de fleurs.

Puis elle se dressa belle de tous ses charmes,

Poussant du vert à pleins talus ;

Mais sachant désormais ce que valent nos larmes,

Elle nous dit : « C'est bien ! vous ne m'y prendrez plus. »

Pour moi, si les douleurs chères aux grandes âmes

Viennent m'assaillir quelque jour,

Si jamais je m'éprends dans le troupeau des femmes

Trop belles pour aimer l'amour ;

Ou si, voyant mourir quelque chose  
qui m'aime,

Vivant, je souffre mille morts,

O nature ! tu peux rester toujours la  
même,

Je me passerai bien des pitiés du  
dehors.

Les plateaux de colzas, les blés, les  
plaines d'orge

Pourront impunément fleurir ;

Je ne leur mettrai pas ma douleur sur  
la gorge,

Non ! je serai seul à souffrir.

Terre, tu souriras ; bois, vous ferez

comme elle.

Vous, les lacs, vous resplendirez,

Et vous chanterez tous sans craindre  
que je mêle

Un blasphème ou des pleurs à vos  
concerts sacrés.



# DERNIERE AMOUREUSE.



L'HEURE D'AMOUR,  
l'autre soir,

La Mort près de moi vint  
s'asseoir ;

S'asseoir, près de moi,  
sur ma couche.

En silence, elle s'accouda.

Sur mes yeux clos elle darda

Son grand œil noir, lascif et louche ;

Puis, comme l'amante à l'amant,

Elle mit amoureusement

Sa bouche sur ma bouche !

« Viens, dit le spectre en m'enlaçant,

« Viens sur mon cœur, viens dans  
mon sang

« Savourer de longues délices.

« Viens ; la couche, ô mon bien-  
aimé !

« A son oreiller parfumé,

« Ses draps chauds comme des

pelisses.

« Nous nous chérirons nuit et jour :

« Nos âmes sont deux fleurs  
d'amour,

« Nos lèvres deux calices. »

Je crus, sur mon front endormi,

Sentir passer un souffle ami

D'une saveur déjà connue.

J'eus un rêve délicieux.

Je lui dis, sans ouvrir les yeux :

« Chère, vous voilà revenue !

« Vous voilà ! mon cœur rajeunit.

« Fauvette, qui revient au nid,

« Sois-y la bienvenue.

« Sans remords comme sans pitié,

« Méchante, on m'avait oublié ;

« Allons, venez, Mademoiselle.

« Je consens à vous pardonner,

« Mais avant, je veux enchaîner

« Ma folle petite gazelle. »

Et, comme je lui tends les bras,

Le spectre me répond tout bas :

« C'est moi...ce n'est pas elle... »

« – C'est ti, la Mort ! eh bien ! tant mieux.

« Mon âme est veuve ; mon cœur

vieux,

« J'avais besoin d'une maîtresse.

« Une tombe est un rendez-vous

« Comme un autre ; prélassons-nous

« Dans une éternelle caresse ! »

Je l'embrasse ; elle se défend,

Recule et me dit : « Cher enfant,

« Attends, rien ne nous presse !...

« Gardons-nous pour des temps  
meilleurs ;

« Mais aujourd'hui, je cherche  
ailleurs

« Des amoureux en hécatombe.



« Ailleurs, je vais me reposer  
« Et couper en deux le baiser  
« D'un ramier et de sa colombe !  
« Sois heureux, tu me reverras ;  
« Sois amoureux, et tu seras  
« Mûr pour la tombe ! »



œuvre du domaine public

Édité sous la licence Creative  
Commons BY-SA



Except where otherwise noted, this work is licensed under  
<http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/>

Cette œuvre est publiée sous la licence  
CC-BY-SA : vous pouvez donc  
légalement la copier, la redistribuer,  
l'envoyer à vos amis. Vous êtes  
d'ailleurs encouragé à le faire.

**Source :**

B.N.F. - Wikisource

**Ont contribué à cette édition :**

Gabriel Cabos

**Fontes :**

David Rakowski's

Manfred Klein

Dan Sayers

Justus Erich Walbaum - Khunrath

bibebook

